

Recherches sociographiques



Claude MONTMARQUETTE *et al.*, *Les interventions scolaires en milieu défavorisé : estimation et évaluation*

Clément Lemelin

Volume 32, numéro 3, 1991

Femmes et reproduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056653ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056653ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemelin, C. (1991). Compte rendu de [Claude MONTMARQUETTE *et al.*, *Les interventions scolaires en milieu défavorisé : estimation et évaluation*]. *Recherches sociographiques*, 32(3), 476–478. <https://doi.org/10.7202/056653ar>

voir chez la population, car il termine son livre en souhaitant un débat public sur les questions d'aménagement, un débat qui puisse éclairer les gens sur les conséquences des décisions. Pour certains, cette proposition peut sembler un faible levier pour déclencher un processus de régionalisation, mais cela est cohérent avec les conclusions de l'étude: le système actuel est figé, il faut que des pressions s'exercent de l'extérieur.

Revenons au premier thème, le caractère politique de l'aménagement. Son traitement est une des grandes forces, mais peut-être aussi la faiblesse principale du livre. Une des grandes forces dans le sens que François Hulbert démontre avec insistance les décisions politiques et les choix effectués dans le domaine de l'aménagement. Il est impossible de lire ce livre en pensant que l'aménagement est un processus essentiellement technique ou scientifique. L'ouvrage montre bien que c'est nous, le « nous » collectif, qui sommes en train de créer des milieux urbains sans imagination et sans vision.

Mais en même temps le traitement des décisions politiques est peut-être un peu trop schématique. Étant donné que l'auteur se donne beaucoup de mal à entrer dans les moindres détails, il aurait pu fournir une analyse, par exemple, des contraintes vécues par les acteurs politiques. La critique de François Hulbert porte surtout sur l'étroitesse de leurs actions et de leur vision et, sans le nier, il faut aussi comprendre les facteurs qui motivent leur comportement. Est-ce que ce sont les interactions entre promoteurs et élus, est-ce la fiscalité municipale? Les possibilités sont nombreuses et il aurait été utile d'avoir les résultats de la vaste expérience d'observation-participation de l'auteur dans la politique d'aménagement à Québec. L'analyse politique semble un peu plus extérieure aux acteurs que l'analyse des projets d'aménagement et donc un peu plus schématique.

Malgré ses lacunes, ce livre apporte une contribution importante. Nous avons grandement besoin d'études qui décrivent minutieusement, comme le fait François Hulbert, la réalité du développement urbain régional et l'historique des projets et des choix concernant ce développement. Je partage entièrement son point de vue qu'un débat public doit se faire sur nos visions urbaines et que les gens ne doivent pas être «démunis face à l'évolution de leur environnement». (P. 449.) Je le félicite de sa contribution à ce débat.

Caroline ANDREW

*Département de science physique,
Université d'Ottawa.*

Claude MONTMARQUETTE *et al.*, *Les interventions scolaires en milieu défavorisé: estimation et évaluation*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1989, 144 p.

Faisant appel à 3 917 élèves inscrits dans 36 écoles francophones de la Commission des écoles catholiques de Montréal, Montmarquette et ses collaborateurs s'interrogent sur les déterminants de l'image de soi et du rendement scolaire en français et en mathématiques. Les jeunes étaient en première ou quatrième année (1979-1980) et on les interviewa sur une période de trois ans de façon à couvrir l'ensemble du cycle primaire. Le but était d'expliquer la variance des trois indicateurs d'extrait au moyen de 186 variables relatives aux

caractéristiques personnelles, au milieu socio-économique, à l'environnement scolaire et aux interventions scolaires spécifiques, mises de l'avant dans le cadre de l'Opération Renouveau, un plan d'action adapté aux milieux défavorisés.

Ces travaux s'inscrivent dans la vaste littérature sur la fonction de production de l'éducation, inspirée des études de COLEMAN (*Equality of Educational Opportunity: Summary Report*, 1966) et recensée par HANUSHEK (*Journal of Human Resources*, 1979, et *Journal of Economic Literature*, 1986). Selon ce dernier, si l'école et les enseignants influencent l'apprentissage, leur rôle est moins important que celui des caractéristiques personnelles et familiales dans l'explication de sa variance, et il est difficile d'identifier les caractéristiques des facteurs scolaires propices. De plus, dans le cas particulier des interventions à des fins de rattrapage, les effets, tout au plus, paraissent inattendus ou sont observés à très long terme seulement. Ainsi, tout effort accru de la société en faveur de l'enseignement risque d'être consenti en pure perte.

C'est donc un thème de recherche sociale fort important qu'on aborde ici, d'autant plus que depuis quelque temps déjà au Québec se fait entendre un discours qui déplore l'abandon scolaire et la faiblesse de la formation, et suggère une intervention visant à corriger la situation. Pour trouver des éléments de réponse, les auteurs ont recours à un arsenal de techniques économétriques sophistiquées (ensemble de trois équations simultanées, exprimées sous forme logistique et estimées selon la méthode des doubles moindres carrés). Eu égard à la banque de données exploitée et aux procédés utilisés, la recherche n'a rien à envier à celles réalisées aux États-Unis ces dernières années. Malheureusement les conclusions ne sont pas toujours à la mesure des efforts déployés.

Les caractéristiques personnelles et socio-économiques sont encore une fois dominantes: les résultats à des tests de fonctionnement intellectuel, administrés à la maternelle, et la scolarité de la mère ressortent parmi les principaux déterminants du rendement en français et en mathématiques, alors que la participation des parents aux activités de loisir de leur enfant est fortement corrélée à l'image de soi.

L'incidence des variables scolaires et des interventions spécifiques paraît beaucoup plus fragile: telle variable significative en première année dans un milieu donné cesse de l'être ou, pire encore, a une influence opposée dans un autre contexte. Cette constatation n'est pas nouvelle, puisque Hanushek l'avait déjà faite. Les conclusions les plus utiles pourraient bien être les plus négatives, surtout si elles parviennent à tirer certains acteurs de leur sommeil dogmatique: bien des interventions n'atteignent pas les buts recherchés. Ainsi en est-il de la fréquentation des classes prématernelle ou maternelle, des visites à la bibliothèque, des sorties éducatives et du recours à des enseignants-ressources; dans certains cas, leurs effets sont même contraires à ceux qu'on souhaitait. À vrai dire, bien peu d'interventions scolaires semblent généralement profitables à l'apprentissage; tout au plus peut-on mentionner la participation des parents-ressources, l'acceptation de cette collaboration par les enseignants, des programmes de nutrition, les rares absences du titulaire et la perception favorable des aptitudes du groupe d'élèves par le titulaire.

Nonobstant tout le discours, fort plausible, des auteurs sur l'importance du temps d'apprentissage — une variable qui, à strictement parler, ne figure pas parmi celles qu'on a considérées —, force est de reconnaître que la récolte est bien mince. N'allons pas brandir le reproche pour autant: si le rôle de la science est d'infirmer des hypothèses, cet ouvrage paraît terriblement scientifique! En même temps, c'est un lourd pavé lancé dans la mare des tenants d'un effort plus grand en éducation.

Faut-il investir davantage ? Quelle forme devraient prendre ces nouveaux déboursés ? Quel en serait le but : l'apprentissage scolaire des élèves ou le bien-être du personnel de l'enseignement ? Qu'est-ce qui nous assure que les objectifs visés seront atteints à l'aide des moyens retenus ? Voilà autant de questions que soulève l'étude. Tant que des éléments supplémentaires de réponse ne seront pas apportés, on ne pourra écarter le poncif actuel que dépenser plus en éducation, c'est jeter de l'argent par les fenêtres.

Ce livre devrait être sur la liste de lectures de tout commissaire d'école, de tout membre du Conseil supérieur de l'éducation, de tout ministre de l'Éducation et de tout porte-parole syndical qui rêvent d'un budget plus grand pour l'éducation.

Clément LEMELIN

*Département de sciences économiques,
Université du Québec à Montréal.*

Richard GAY, *Les 50 ans de l'O.N.F.*, Montréal, Éditions Saint-Martin / Les Entreprises Radio-Canada, 1989, 168 p.

Publié en 1989 par les Éditions Saint-Martin et les Entreprises Radio-Canada, *Les 50 ans de l'O.N.F.* est un ouvrage de circonstance. En effet, cette année-là, l'Office national du film du Canada célébrait le cinquantième anniversaire de sa fondation et plusieurs manifestations le soulignaient. La série radiophonique réalisée par le Service des émissions culturelles de Radio-Canada s'inscrit dans ce contexte ; elle voulait examiner les principales facettes de l'activité de cette agence gouvernementale. Le journaliste Richard Gay interroge donc successivement neuf membres du personnel de l'O.N.F., neuf artisans devrais-je dire, et le travail consiste à retranscrire leurs réponses. Le dessein de l'auteur transparaît dans la courte préface : il souhaite que les paroles de ses invités ne s'envolent pas.

On perçoit dès lors les qualités et les faiblesses du texte. De lecture aisée, écrit sur le ton journalistique, il amène le lecteur d'une anecdote à l'autre, passant d'un nom à un titre, effectuant un survol partiel et partial de son sujet, ne visant ni l'exhaustivité, ni la justesse historique, ni la réflexion poussée, sauf peut-être dans le cas de Jacques Godbout. Il faut préciser tout de suite que, malgré les prétentions de son titre, le livre traite surtout de la production française, par le choix même des invités. Un seul, Paul Cowan, doit couvrir spécifiquement la production anglaise, et il le fait peu.

Chaque invité, c'est bien normal, aborde son sujet à partir de son expérience propre et a tendance, s'il est cinéaste, à parler surtout de ses propres films. L'intervieweur accentue cette approche par des questions personnelles qui ne facilitent pas le dépassement du propos. Si ce dialogue permet un meilleur contact entre l'auditeur et l'invité et rend le sujet plus vivant, il entraîne, par contre, un affaiblissement de la réflexion qui serait nécessaire dans le cadre d'un ouvrage écrit. Ainsi donc, le titre nous met sur une mauvaise piste et frôle la fausse représentation ; on ne traite pas des 50 ans de l'O.N.F. dans leur ensemble, mais d'événements qui ont parsemé cette histoire. On ne vise même pas à en faire une quelconque chronique. Le journaliste en reste à un niveau assez familier et superficiel, ce qui, encore une fois, peut